Zeitschrift: Journal forestier suisse : organe de la Société Forestière Suisse
Herausgeber: Société Forestière Suisse
Band: 27 (1876)

Artikel: Faut-il changer les essences de nos forêts?
Autor: Landolt
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-784219

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

essence à croissance dépériront avant qu'on leur ait fourni l'air et la lumière et l'on perdra beaucoup de temps, si toutefois on y parvient à rendre la vigueur aux jeunes arbres qui déjà ne peuvent plus pousser en hauteur et ne portent qu'un feuillage maladif. Il vaut mieux, dans de pareilles circonstances, conserver la partie la plus âgée du matériel sur pied, et éviter d'y faire des trouées qui mettraient en danger son accroissement et appauvriraient le sol.

On entend souvent dire, à propos d'éclaircie, qu'il serait bon d'espacer également et le plus possible les arbres entr'eux; cette opinion qui se fait surtout jour dans le cas d'éclaircies périodiques opérées au milieu de jeunes cultures, doit être combattue, car si elle était adoptée, on se verraitsouvent obligé d'abattre des plantes robustes pour en ménager de chétives ou placées dans de mauvaises conditions de végétation et de plus elle serait un obstacle aux améliorations à faire dans les massifs mélangés. Que de fois ne voit-on pas, soit dans les massifs jeunes, soit dans ceux d'âge moyen ou vieux plusieurs belles plantes les unes à côté des autres et toute proche, dans un terrain découvert, des arbres rabougris de même âge et de même essence. Celui qui a en vue le plus grand accroissement ne laissera pas debout des plantes rachitiques pour arriver à donner aux arbres restants une distance égale; il ne faut pas en un mot, lorsqu'on examine les arbres à abattre, considérer leur base, mais leur cime, elle seule doit décider du choix.

Sur un terrain maigre, sec et exposé au soleil, il faut avoir le plus grand soin de ne pas rompre le couvert, de faire les éclaircies plutôt faibles et d'y revenir plus souvent. En disant faibles, nous n'entendons pas cependant qu'on ne doive enlever que les arbres rabougris; ce procédé irait à l'encontre du but qui est de favoriser l'accroissement, puisque ce ne sont pas les plantes chétives seulement qui gênent la végétation des arbres vigoureux. Il s'agit surtout de dégager leurs cimes de tout ce qui peut les entraver dans leur croissance. Landolt.

Faut-il changer les essences de nos forêts?

Par Landolt.

Dans le domaine agricole l'expérience demontre q'une assolement rationnel ou le changement de culture augmente la production

du sol et qu'il est dangereux de semer plusieurs années de suite et dans la même pièce de terre, des plantes épuisantes, telle que le trèfle, les céréales etc. Aussi a-t-on, il y a longtemps déjà, introduit une succession de végétaux (Fruchtwechsel) et de nos jours on s'applique avec succès à perfectionner le système d'assolement en s'aidant de la science et se basant sur les lois de la nature.

Des essais heureux pratiqués en agronomie, est née l'opinion qu'il serait peut-être avantageux d'introduire aussi en sylviculture une rotation dans les essences forestières. Les promoteurs de cette idée ne prennent pas seulement les agriculteurs pour exemple, mais s'appuient aussi sur les changements d'essences qui se produisent naturellement en forêt. Les antagonistes prétendent au contraire que loin d'être néccessaire ce mode serait plutôt nuisible et mettent en avant l'état prospère de la plupart de nos forêts où depuis des siècles végétent les mêmes essences, sans qu'aucune diminution d'accroissement puisse être constatée.

La réponse à la question posée en tête de cet article, n'étant nullement urgente et les matériaux qui permettraient de la résoudre étant encore très-incomplets, nous nous bornons à traiter le sujet brièvement et sous forme de simple conversation.

En agriculture chaque espèce de plantes se nourrissant d'après le caractère qui lui est propre, absorbe et s'assimile les sels dont elle a besoin; de là la nécessité d'une succession de cultures, en outre les plantes exercent sur le sol une influence qui tient au travail manuel (labourage, sarclage) qu'on lui fait subir, pour aider à la maturité et à la bonne condition des récoltes.

Certaines plantes, parmi lesquelles les céréales, ont besoin d'une quantité de sucs qu'elles ne trouvent que partiellement dans le sol ou que celui-ci ne peut leur fournir sous la forme qui leur convient. La moisson venant à enlever ces matières, le terrain doit nécessairement s'appauvrir d'année en année. Si donc l'on cultive sur le même champ et sans interruption une plante épuisante, il arrive que le sol contenant en quantité toujours moindre les principes fécondants, les récoltes seront de plus en plus maigres. Le résultat sera tout autre si à une culture épuisante on en fait succéder une qui demande à la terre moins ou un autre genre de nourriture; celle-ci ayant à son tour absorbé les sucs indispensables à sa constitution, demandera de même à être remplacée et comme la diversité des végétaux dont la culture agricole se compose, est

limitée et que plusieurs d'entr'eux demandent à la terre les mêmes sucs nourriciers, ceux-ci doivent être remplacées soit par les engrais soit par de fréquents labours. Les premiers rendent au sol les éléments nutritifs qui lui ont été enlevés, et les seconds aident à la décomposition des parties peu solubles et facilitent leur absorption par les plantes. La jachère était un mal nécessaire provenant de l'absence d'engrais suffisant. Grâce à ces deux facteurs employés souvent et abondamment on a pu réduire le nombre d'années dans l'espace desquelles la même culture peut être réintroduite.

En admettant que nos arbres forestiers fatiguent et épuisent la terre, dans la même proportion que les plantes fourragères ou les céréales, il faut en effet leur substituer de nouvelles espèces; si tel n'est pas le cas et si la nature se charge de conserver l'équilibre, où est la nécessité du changement?

L'expérience et l'analyse des cendres nous apprennent que chaque espèce d'arbres enlève au sol les sels qui lui sont propres, mais que beaucoup moins épuisantes que les plantes des champs, elles peuvent reparaitre naturellement ou artificiellement et pousser avec vigueur au même endroit où elles étaient jadis. S'il existe des différences dans la force de végétation, cela tient à ce que telles essences étant pour ainsi dire, plus frugales que d'autres, se contentent d'un terrain maigre, ou appauvri par le transport des feuilles mortes hors des forêts, par la dénudation etc. etc.

Nous ne nions pas qu'en exploitant le bois, nous ôtons au sol des forces nutritives, nous l'appauvrissons, et lui enlevons une quantité assez forte de sels, mais un examen plus approfondi nous prouve que ceux-ci sont en majeure partie remplacés par la chûte des feuilles, des branches etc. Le volume de matières fécondantes enlevées au terrain forestier par l'exploitation du bois, est si minime comparé à celui que consomment les plantes culturales, qu'il peut être facilement et suffisamment reproduit par le travail de décomposition du sol, pourvu qu'avec le bois on n'enlève pas aussi les feuilles bien plus riches que lui en principes fertilisants. Les feuilles étant un engrais capital de la forêt, si on les emporte la terre perdra infailliblement une partie de sa fertilité, certaines espèces d'arbres ne trouvant plus assez de nourriture feront place à d'autres moins nobles et le changement d'essences, favorisé ou non par la main de l'homme, deviendra inévitable.

Qu'on ne s'y trompe pas cependant et qu'on n'attende pas d'un assolement forestier les services qu'il rend à l'agriculture ; les nouvelles espèces ne prospéreront pas plus que leurs prédécesseurs si l'on continue à récolter les feuilles ; disparues à leur tour, elles laisseront derrières elles un sol tellement affaibli qu'il sera incapable de nourrir une autre génération. Le but sera d'autant moins atteint que la sylviculture ne possède pas les leviers puissants des engrais et des labours.

Il est donc permis de conclure en disant, qu'en laissant à la forêt ses engrais naturels, il n'y a pas lieu d'introduire un assolement, parce que une seule et même essence trouvera toujours dans la terre les sucs nécessaires à la production du bois.

On arrivera à la même conclusion en comparant la sylviculture et l'agriculture en général. Celle-ci, considérée seulement en ce qui touche la culture des champs, ne peut se passer d'assolement qu'à la condition d'opérer sur une terre excessivement fertile ; cette nécessité cesse d'exister dès qu'il s'agit de prairies, de vignes ou de vergers.

Il est vrai qu'il y eut un temps où la théorie recommandait de défricher les prairies, mais cette innovation n'a pas trouvé d'écho dans la pratique et il y a peu d'agriculteurs qui défrichent les prairies naturelles pour en augmenter la production.

Depuis des siècles les vignes couvrent toujours les mêmes coteaux, sans qu'on ait éprouvé le besoin de changer de culture et l'on voit autour des villages, des vergers qui ne sont pas moins beaux pour compter plus de mille ans d'existence.

Le parallèle établi entre l'agriculture et la sylviculture ne nous ayant point convaincu de l'urgente utilité de l'assolement forestier, nous continuerons à planter de jeunes hêtres ou de jeunes sapins, là où nous en avons enlevé de vieux ; mais nous ne le ferons qu'après avoir étudié le terrain, le climat et la situation, qu'après nous être assuré que l'aménagement de la forêt est rationnel, conservateur du couvert et que les feuilles pourrissent là où elles sont tombées. Dans ces conditions et avec des essences mélangées on peut être certain que la jeune plantée produira autant de bois que l'ancienne. Le mélange des espèces est la culture la plus conforme à la nature, dans les climats doux.

Landolt.